

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Polars *made in Québec*

Jacques Bissonnette, *Gueule d'Ange*, Montréal, Libre Expression, 1998, 301 p.

François Barcelô, *Cadavres*, Paris, Gallimard, coll. « Série Noire », 1998, 213 p.

Nicolas Fauteux, *36 petits cigares*, VLB éditeur, 1998, 156 p.

Marie-Claude Fortin

Number 93, Spring 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37825ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

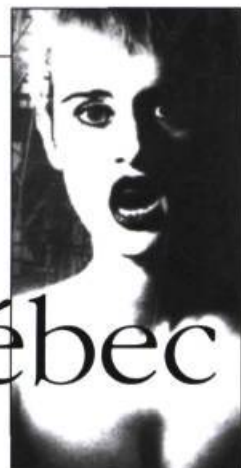
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fortin, M.-C. (1999). Review of [Polars *made in Québec* / Jacques Bissonnette, *Gueule d'Ange*, Montréal, Libre Expression, 1998, 301 p. / François Barcelô, *Cadavres*, Paris, Gallimard, coll. « Série Noire », 1998, 213 p. / Nicolas Fauteux, *36 petits cigares*, VLB éditeur, 1998, 156 p.] *Lettres québécoises*, (93), 28–29.

Jacques Bissonnette, *Gueule d'Ange*, Montréal, Libre Expression, 1998, 301 p., 22,95 \$.
François Barcelo, *Cadavres*, Paris, Gallimard, coll. « Série Noire », 1998, 213 p., 9,95 \$.
Nicolas Fauteux, *36 petits cigares*, VLB éditeur, 1998, 156 p., 16,95 \$.



Polars *made in* Québec

Trois polars, dont deux valent le détour;
mais le troisième est moins bien réussi.

POLAR
Marie Claude Fortin

IL EST DÉSILLUSIONNÉ, BOURRU, TACITURNE. Il semble porter sur ses épaules une peine aussi lourde que celles qui échoient à ceux qu'il fait condamner. À la tête d'une cavalerie d'inspecteurs de l'escouade des homicides, le lieutenant Stiffer élabore ses plans en solitaire, ne fait rien pour ménager la sensibilité de ses pairs, et, surtout, n'aborde jamais le sujet de sa vie personnelle. S'il n'est pas à proprement parler un « privé », il ressemble à la description qu'en fait Pierre Yergeau dans son essai *La recherche de l'histoire* (L'instant même). C'est l'« archétype de l'être solitaire ». Celui qui « côtoie les bas-fonds et rafistole des anecdotes dont ne veulent que les journaux à sensation ».

Un polar bien maîtrisé

Ceux qui ont lu *Sanguine* (VLB, 1994), avant-dernier polar de Jacques Bissonnette, savent que la fille de Stiffer a été assassinée alors qu'elle n'était encore qu'une adolescente. Ils ont donc une longueur d'avance sur Anémone Laurent (nouvelle recrue à l'escouade, et nouvelle venue dans l'univers policier de Jacques Bissonnette), qui s'explique difficilement les comportements de son chef. Elle vient à peine de joindre les rangs de l'équipe Stiffer que celui-ci décide de lui retirer l'enquête dont elle avait la charge pour faire d'elle son assistante. On a appris que le cadavre d'une jeune adolescente avait été retrouvé dans un parc du quartier Centre-Sud.

Anémone doit accompagner son chef sur les lieux de crime. Une initiation à la dure, pour cette jeune diplômée en criminologie juvénile. Un premier contact direct, brutal, avec la mort, auquel ses trois années d'expérience à la Direction de la protection de la jeunesse ne l'avaient pas préparée. Bienvenue dans le monde glauque des sans-abri, dans l'univers des ruelles obscures où les seringues traînent, où de jeunes fugeurs, *drop out* et sous alimentés, vouent un culte au *body-piercing*, squattent de vieux immeubles insalubres et se prostituent pour payer leur prochain *shoot* d'héroïne.

Bienvenue à Montréal, promue ici au rang des grandes villes américaines, gangrenées par la pauvreté et le crime, théâtre du meilleur comme du pire. Anémone et Stiffer vont apprendre, à leurs dépens, qu'on ne pénètre pas dans cette jungle sans en connaître les rites et les lois. Un autre meurtre suivra le premier. Et si les déductions des enquêteurs s'avèrent justes, la prochaine victime sur la liste risque fort d'être cette autre fugeuse que ses amis appellent Gueule d'Ange, une fille fière mais perturbée, pour qui Anémone s'est prise d'affection. Ce milieu qu'on nous décrit dans *Gueule d'Ange*, l'auteur a manifestement pris la peine de l'investiguer. Les descriptions sont réalistes, les personnages crédibles. On s'approche dangereusement de la définition du

roman noir donnée par Raymond Chandler : « [...] c'est la réalité, vue du caniveau. » Et la réalité est dure.

Bien qu'une relecture attentive de *Gueule d'Ange* aurait pu nous éviter quelques répétitions agaçantes (sous le coup de l'émotion, les personnages parlent systématiquement avec « une voix rauque »), quelques dialogues un peu bâclés et un certain revirement de situation difficile à avaler et qui n'apporte pas grand-chose à l'histoire, on ne boudera pas notre plaisir. L'auteur réussit à nous tenir en haleine du début à la fin, maîtrisant l'art de jouer avec nos nerfs, accélérant le rythme et augmentant la tension aux moments opportuns. La machine polar fonctionne à plein régime, le suspense nous happe, et l'on traverse ces quelque trois cents pages sans s'ennuyer un instant.



Le manque de vraisemblance

On ne peut malheureusement en dire autant de *36 petits cigares*, premier roman de Nicolas Fauteux, un « thriller érotique et cruel » qui a au moins le mérite de nous sortir des sentiers battus.

Un tatoueur reçoit un jour la visite d'une jeune femme dont il avait été jadis très épris. Celle-ci désire se faire tatouer sur le bas-ventre un dessin bien particulier, une étrange roue de fortune que, dit-elle, elle a vue en rêve. On apprend que la jeune femme a été mariée de force à un homme qu'elle déteste, un petit escroc qui gagne sa vie en exploitant la passion du jeu des autres, métier très lucratif qui lui permet de cultiver sa passion à lui : les objets d'art anciens. On apprend qu'elle a eu de cet homme une fille qu'elle n'aime pas davantage. Et l'on se rend vite compte que sa visite chez le tatoueur n'est pas désintéressée. Après avoir séduit ce dernier, ce qui n'a pas été difficile, elle lui promet de se transformer pour lui en déesse du sexe si toutefois il accepte de se plier d'abord à certaines exigences. Il devra, entre autres choses, faire toutes sortes d'achats avec la carte de crédit du mari cocu, se promener à la campagne au volant de sa luxueuse Mercedes, louer, sous un faux nom, un chalet isolé, etc. Exigences auxquelles le tatoueur, bon diable, se plie sans rechigner. Après tout, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour quelques heures de baise ?

L'histoire imaginée par Nicolas Fauteux se jouera donc entre ces trois personnages, à qui il laisse tour à tour la parole. Pas d'enquêteurs, ici, mais un bref passage dans les locaux de la police qui aura peu d'inci-



dence sur le déroulement de l'histoire. La loi est celle du plus fort, ou de la plus forte. De la boutique du tatoueur, on nous emmènera jusqu'en Amérique du Sud, où la belle s'est réfugiée après avoir berné l'amant comme elle avait berné le mari. S'ensuivra une chasse à la femme effrénée, entrecoupée de scènes où l'on verra la jeune femme se faire initier, par un vieux sorcier, aux coutumes locales du village près duquel elle s'est réfugiée, à la magie noire et à la sorcellerie héritée de l'empire aztèque.

36 petits cigares aurait pu être réussi si l'histoire qu'on nous raconte avait été un tant soit peu vraisemblable, et les personnages simplement crédibles. Mais pas une fois, entre le point de départ et un dénouement final rien de moins qu'apocalyptique, arrive-t-on à comprendre les véritables motivations de ces figures uniformément noires, machiavéliques, assoiffées de vengeance.

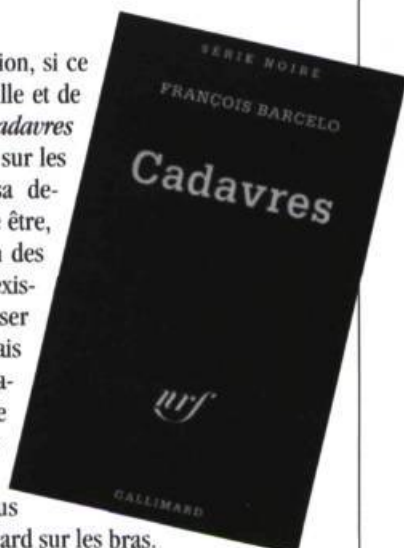
La touche Barcelo

Comment se fait-il que dans *Cadavres*, le dix-neuvième roman de François Barcelo mais son premier polar, les personnages soient tout aussi unidimensionnels, affreux, sales et méchants, mais que l'on y croie ? C'est que, d'entrée de jeu, l'auteur de *Moi, les parapluies* fait ce que Fauteux ne s'est pas donné la peine de faire. Il les situe dans le décor de pauvreté, matérielle et intellectuelle, qui les a vus naître : une maison délabrée, à Saint-Barnabé, un village perdu dans le Québec profond, un bled tellement pauvre que « même les arbres sont plus moches

qu'ailleurs ». Dépourvu de toute ambition, si ce n'est de pouvoir boire sa bière tranquille et de ne jamais travailler, le narrateur de *Cadavres* se retrouve avec le cadavre de sa mère sur les bras. Il l'aurait, prétend-il, tuée à sa demande. Mais menteur comme il semble être, on doute immédiatement de sa version des faits. Pressé de retourner à sa petite existence tranquille, il tente de se débarrasser du corps en le jetant dans un fossé. Mais une pointe de remords vient le chatouiller. Alors il cherche à récupérer le corps pour en disposer un peu plus décemment, mais se retrouve, à la suite d'un imbroglio qu'on ne vous racontera pas, avec le cadavre d'un motard sur les bras.


Et quand sa sœur, qu'il n'avait pas vue depuis des années, se pointe chez lui à l'improviste, les choses se mettent à drôlement se compliquer.

L'univers de *Cadavres* ressemble à celui des films des frères Cohen, de *Fargo*, de *Raising Arizona* — un petit monde de misère replié sur lui-même où règnent l'ignorance et la cupidité, mais dépeint avec la touche Barcelo, cet humour narquois, ce ton léger et vif, qui fait de *Cadavres* une lecture réjouissante.



François Barcelo

VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !



Gilles Desmarais

Observateur perspicace, Gilles Desmarais publie un premier roman qui témoigne d'une empathie exceptionnelle et d'une grande tendresse.




La vie commune entre Charles et Minie a toutes les apparences d'un fiasco, d'une tragique erreur de parcours. À l'orée de sa vie et à l'insu de tous, après cinquante-sept ans d'un mariage qui, en d'autres temps, n'aurait pas perduré, Minie ménage une sacrée surprise à son mari.

La fragilité des êtres et les difficultés de communiquer, telles sont les lignes de force de ce premier roman.

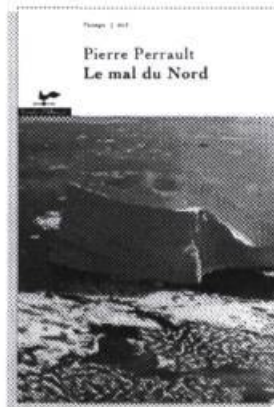
232 pages

22,95 \$



Pierre Perrault

Pierre Perrault est un des piliers du cinéma direct. Il est aussi l'un de nos grands auteurs. Son œuvre a été couronnée de plusieurs prix.



Ce récit apparaît comme une sorte de testament où le cinéaste fait part de ses interrogations les plus profondes sur le sens des gens et des choses qui passent, sur la signification d'un voyage qui dépasse vite les dimensions du bateau qui le porte.

Et comme toujours chez Perrault, une écriture douce et forte, une langue qui permet la rencontre de la réflexion et de la poésie.

400 pages

34,95 \$